

COMPTES RENDUS

Les Hommes de l'ombre¹

Incontestablement, pour tous les férus de lecture, de cette « joie de lire chaque fois recommencée » (Mostefa Lacheraf), ils savoureront cette œuvre magistrale. Avec bonheur et satiété, à n'en pas douter. Pour se réconcilier avec eux-mêmes après tant de ruptures et de dérives accélérées au cours des dernières décennies...

Assurément, pareille œuvre est à lire et à relire. A relire « entre les lignes » ! Davantage à méditer, s'agissant d'un essai solidement étayé, de surcroît coïncidant avec la célébration du cinquantième anniversaire de la Guerre de libération nationale. S'agit-il seulement d'une autobiographie ? Dès les premières lignes, il est question d'une monographie parfaitement réussie alors que l'approche géo-historique du cadre d'enfance n'a jamais été entreprise avec autant de réussite. En tout état de cause, l'on est captivé par les charmes de cette minuscule contrée si difficile à localiser sur une carte géographique ordinaire : les Béni-Snous, une petite vallée éponyme demeurée murée entre de hautes parois rocheuses à proximité de la frontière algéro-marocaine. Une communauté fortement attachée à ses terres, certes ingrates mais mises en valeur avec art et abnégation, bien attestée par une judicieuse polyculture vivrière quoique insuffisante et obligeant la majorité des adultes à l'émigration ; une diaspora représentant actuellement les 9/10 de la population d'origine...

Avec autant de détails que de précision, le premier bachelier qui a échappé miraculeusement à « la misère, la faim, les épidémies... » (p 19), nous retrace le cadre de vie des habitants² ayant pris une part active aux événements marquants de notre histoire. En témoignent de nombreux événements développés à partir de faits et données concrets.

Dans de telles conditions, l'on ne sera point surpris par le rôle joué par les Béni-Snous et leur participation au combat libérateur. Sans conteste, c'est l'ossature même de cette œuvre hors pair jusqu'à présent. D'autant

¹ Mohammed Lemkani, *les Hommes de l'ombre. Mémoires d'un officier du MALG*, ANEP, Alger, 2004, 531 pages (illustrations photographiques et documents manuscrits durant la lutte de libération nationale).

² « Pas d'école jusqu'au milieu des années 1930, ni de dispensaire, ni de médecin, pas d'infirmerie, ni eau, ni électricité etc. Les jeunes continuaient à apprendre le Coran chez le *taleb* et rares sont ceux qui arrivaient à le connaître par cœur. » (p 17).

Il faudra cependant signaler des cas comme celui de la grande mère paternelle de l'auteur, Hadja Fatma, lettrée en arabe et récitant le Coran en totalité » (p. 8).

qu'il s'agit de ce chapitre point abordé par d'autres publications avec autant d'événements fourmillant de détails et de données relatifs à ces « hommes de l'ombre ». De toutes ses structures – très nombreuses, s'étendant jusqu'en Libye –, toutes savamment conçues et mises en place. Comment et dans quelles conditions ? Surpris lui-même en s'y engageant, l'auteur apporte quelques détails, après avoir lu *le Mur de l'Atlantique* : « En somme, dans le renseignement, nous avons tous appris sur le tas, sur le terrain, par la lecture et l'analyse. Avec tous ses inconvénients parfois difficilement supportables, la clandestinité s'était avérée pour nous une grande école. Elle nous avait permis de parfaire notre formation, d'apprendre la maîtrise de soi, la patience, l'endurance et le travail bien fait. C'était là la vraie école de Boussouf ». (p 215)

Plus particulièrement, ce chapitre intitulé « *Dans les services secrets ou avec les hommes de l'ombre* » (p 205-275) est des plus édifiants. Il convient de s'y attarder pour une meilleure approche. Focalisons-nous sur certains passages pour en connaître les forces et compétences de ces ressources humaines dans les conditions les plus exceptionnelles. «...dans l'ombre et l'anonymat, ces très nombreux jeunes, des ex-collégiens, des ex-médersiens et beaucoup d'étudiants universitaires avaient volontairement déserté leur scolarité et leurs études pour rejoindre les rangs de l'Armée de libération nationale, avaient donné le meilleur d'eux-mêmes, parfois jusqu'au sacrifice suprême, et apporté une contribution honorable à la glorieuse lutte armée. » (p 245).

De si longs développements poursuivis méthodiquement, à lire avec beaucoup d'intérêt car formulés objectivement. Dans la transparence et avec suffisamment de recul dans le temps par un témoin-acteur intègre, en outre demeuré fortement attaché à la bonne éducation reçue par une famille pauvre, mais fortement imprégnée par les valeurs et principes conformes à nos authentiques traditions, soit le secret même qui a été à l'origine de sa parfaite réussite : scolaire, militante et de combat multiforme. Postérieurement, d'une brillante carrière au sein des structures étatiques.

C'est à celle-ci qu'est consacrée la dernière partie (275-508). Avec davantage d'illustration grâce à l'attachement, à la bonne éducation et réussite scolaire bien qu'interrompue après l'obtention du baccalauréat. Avec davantage aussi d'intuition et de doigté, de réalisme et de savoir-faire pour être à la hauteur des responsabilités assumées durant les trois premières décennies de l'ère post-indépendance. Plusieurs responsabilités pleinement assumées. En témoigne celle durant laquelle il fait montre de qualités de manager sans égal, digne d'un diplômé des plus illustres écoles managérielles, alors qu'il ne les a jamais fréquentées, en dehors de

l'application de principes et méthodes adoptés depuis sa prime enfance... Plus particulièrement, il faut lire et relire, revoir et méditer l'expérience qu'il a poursuivie longuement en vue de la création *ex-nihilo* de ce qui devait être une véritable industrie pharmaceutique avec, en amont, une authentique politique de santé publique...

En définitive, si une telle expérience n'a pu aboutir par suite de maints blocages, du reste bien explicitées (359-364), Mohammed Lemkani n'a pas pour autant mis fin à sa brillante carrière, même dans les conditions les plus exceptionnelles, en n'hésitant pas à la poursuivre *aux Pays des Aigles* (509-514).

Ainsi, on ne saurait recommander la lecture attentive de cette œuvre arrivant à point nommé pour aller de l'avant, pour nous ressourcer et tirer les enseignements qui s'imposent ; dans l'intérêt général, celui notamment des générations montantes !

Djilali SARI

Meynier Gilbert, *Histoire intérieure du FLN, 1954-1962*, Paris, Fayard, 2002.- 812 p. Réédité par Casbah Editions, Alger, 2003.

Une fois, la lecture achevée et le gros ouvrage refermé, m'est venue l'irrésistible besoin de relire Marc Bloch et Lucien Febvre. « *A la vérité* » écrivait Marc Bloch, « *consciemment ou non, c'est toujours à nos expériences quotidiennes que, (...) nous empruntons en dernière analyse les éléments qui nous servent à reconstituer le passé.* »¹ G. Meynier s'en explique parfaitement dans l'introduction en tentant une sorte d'*égohistoire*, pour répondre à une question que nul ne saurait lui poser sans remettre en cause la liberté élémentaire du chercheur et son rapport personnel avec l'objet de ses recherches : un Français peut-il écrire l'histoire intérieure du FLN ? Produit de neuf années de recherches dont cinq au S.H.A.T.², cet ouvrage est la réponse éclatante aux éventuels censeurs : la nationalité de l'auteur ne saurait, a priori, constituer ni un motif d'invalidation, ni une caution de sérieux. G. Meynier s'explique tout à la fois sur sa posture et ses prises de positions : « *Tout en m'efforçant de faire mon métier d'historien, j'ai donc conscience d'être constitué par des valeurs auxquelles aucune sécheresse analytique ni aucune complaisance ne me fera jamais renoncer. C'est ainsi* ». (p.27) Et

¹ Bloch, Marc : *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*.- Paris, Armand Colin, 1985. 7^e édition, Préface de Georges Duby.

² Service Historique de l'Armée de Terre.

nous pouvons ajouter que c'est très bien ainsi. Cette profession de foi aide le lecteur à suivre l'A.

Il reste qu'écrire une *Histoire intérieure du FLN* n'est pas une mince entreprise et les 812 pages du livre dont 712 de texte et 28 d'orientation bibliographique le montrent bien. Il reste que cette *histoire intérieure* nous interpelle à plusieurs niveaux.

D'abord au niveau des fonds d'archives que l'A. a compulsées à savoir, les archives du S.H.A.T. à Vincennes. Deux types d'archives d'origine différentes: celles de l'armée française et plus spécialement des services secrets et celles de l'A.L.N. récupérées lors des opérations militaires (*des centaines de cartons*, indique-t-il). G. Meynier précise que si ces archives avaient été versées aux Archives algériennes, il n'aurait jamais pu les consulter³ ; et pour cause, les autorités lui avaient refusé la consultation des archives qu'elles détiennent. Ce refus n'a en rien porté préjudice à la qualité des informations qu'il a pu mettre en valeur à partir des fonds conservés à Vincennes.

Par contre, la question de fond qui se pose est certainement de savoir jusqu'à quel point les archives des services de renseignement militaires français sont crédibles ? Notre A. leur fait entièrement confiance et il l'écrit. Et pourtant, il fait son métier et il le fait bien. Il a beaucoup lu et presque tout lu. Cette radioscopie du FLN qu'il avait en son temps *sacralisé*, se veut donc sans complaisance, sans indulgence.

Laissons-là la première partie de mise en préparation de la nuit du 1^{er} novembre 1954. Les cinq parties, en relation immédiate avec le sujet FLN, sont d'abord une présentation de ce que prétend être le FLN. Qui sont ces neuf chefs historiques qui décident de se lancer dans la lutte armée ? Les ruraux formeraient l'encadrement populaire ou « seraient marqués par la ruralité originelle » et l'A. de proposer une nouvelle catégorie les DAF (les Déserteurs de l'Armée Française). Une étude rigoureuse, chiffres et calculs à l'appui.

Alors qu'est-ce le FLN ? La Révolution ? Un Front de résistance ? Une ligne politique et des Institutions ? Un Etat ? La Nation ? Un parti politique ou l'ALN ? G. Meynier passe au crible toutes les représentations, écrites entre 1954 et 1962 et après, qu'ont les responsables civils et militaires du FLN-ALN-GPRA. Mais les positions entre les principes et la réalité n'est vraiment mise en valeur que par rapport à la situation future des Européens et des Juifs.

³ La plupart des liasses d'archives du SHAT qu'il a pu consulter, lui ont été ouvertes sur dérogation.

Tout se passe comme si l'idéologie du FLN en guerre a été constituée une fois pour toutes (quand ?) et a été comprise, admise, appliquée et respectée par tous, en tous temps et en tous lieux. Pourtant l'A. démontre combien étaient importantes les différences entre les wilayas, (entre la W3 et la W4) entre leurs responsables etc. Alors que vaut un texte cité en exemple ? Ainsi, p.214 ce tract de l'ALN « *le FLN est un. L'ALN est une. Le peuple algérien qui leur a donné naissance est doit être aussi un. Il doit être derrière ses chefs* » daté du 20 mars 1962 pouvait-il avoir été rédigé dans une autre wilaya qui refuse d'avoir comme chef un *étranger*, c'est-à-dire non pas un Européen mais quelqu'un d'une autre région ! Les conditions de la lutte ont-elles changé ou pas entre 1954 et 1962 ?

La lutte, la guerre fait l'objet de la première moitié de la 3^{ème} partie : *La Guerre et le Pouvoir*. G. Meynier ne cherche pas à faire le point des accrochages, des embuscades et des batailles. Il montre surtout la cruauté des affrontements sans merci et le terrible sort fait aux populations. Le fil conducteur de l'étude apparaît : en plus des combats contre une puissante armée française, les combats internes touchent l'A.L.N. Combats qui tournent à l'avantage de l'Etat-major et de l'armée des frontières. Les archives militaires françaises sont abondantes. Le fait est que très vite le pouvoir passe entre les mains des militaires au détriment des civils et des résolutions du Congrès de la Soummam. C'est le *retour du refoulé*. (p.333).

L'histoire intérieure du FLN serait-elle alors celle des luttes intestines qui ont affecté l'ALN et le GPRA ? Mais à quel moment sommes-nous dans l'ALN ? A quel moment quittons-nous le FLN pour le GPRA ? Le GPRA a-t-il une existence aux yeux de l'A. ?

Régionalisme, complots, révoltes, contestations, purges⁴. C'est ce qui constitue l'essentiel de la 4^{ème} partie : *Le FLN sur le terrain : déchirements et résolution patriotique*. Certes, on comprend bien que les conditions difficiles de la guerre et l'efficacité de l'armée française ont provoqué crise sur crise au sein de l'ALN et du GPRA ? au niveau de certains et de leurs adjoints. Mais l'historien qui essaie de comprendre ces mouvements peut-il se permettre de porter des jugements, peut-il faire des dissidents des personnages forcément sympathiques et les autres, ceux qui sont restés fidèles, des clients, des personnes forcément médiocres ?

Et pourtant c'est bien un FLN ou ALN, que l'on présente en crise qui fonctionne ou essaie de fonctionner comme un Etat avec tous ses services

⁴ Il est vrai que lorsqu'on lit les récits des acteurs, lorsqu'on écoute leurs témoignages à la radio et à la télévision, on se surprend à se demander qui était l'ennemi ?

en Algérie, au Maroc et en Tunisie et qui s'est lancé dans une grande et longue campagne internationale pour la reconnaissance de son combat. Les 5^{ème} et 6^{ème} parties sont consacrées à cet aspect assez particulier de la lutte et de cette histoire intérieure pour déboucher immanquablement sur la crise de l'Eté 1962. Mais sommes-nous encore dans le F.L.N. uniquement ? Quel est le statut du G.P.R.A. ?

Il reste que ce livre établit une somme impressionnante sur le sujet⁵. Il ouvre des pistes de recherche. Il propose des explications sur des points d'histoire encore confus (la rencontre des Dix, la stratégie de Krim Belkacem, ...). Entrera-t-il dans l'histoire de l'histoire comme *Le Meynier* ? Il faudrait le souhaiter.

Mais, il y a toujours un mais, ce bel ouvrage est aussi ce que Lucien Febvre appelait : *un livre piaffant sur la Révolution*. Lucien Febvre poursuit : « *l'inconvénient, entre bien d'autres, des procédés de discussion qu'adopte M. Guérin, c'est qu'il vous empêche presque de dire, je suis d'accord avec vous* ». ⁶ Face à l'immensité de la tâche qu'il s'est imposé, G. Meynier a dû faire quelques sacrifices et à user de procédés d'exposition qui ne peuvent pas entraîner le lecteur très bien disposé à son égard.

Accusé FLN, levez-vous ! Pourrait-on écrire en paraphrasant Lucien Febvre⁷. Le petit monde des dirigeants du F.L.N. est divisé en responsables (les bons) et en chefs⁸ (les méchants) : Abane Ramdane, Ben Mhdi, Ben Khedda, *qui étaient en avance sur leur temps ... L'adhésion aux idées d'Abane ... implique un cheminement vers une conscience nationaliste*, d'un côté, Ben Bella, *le prototype même de l'homme qui en était resté à la communauté traditionnelle et n'avait pas pleinement atteint la nation*, Boumediène, Boussouf (entre autres) de l'autre. Comment comprendre cette mise en symétrie de certains protagonistes : Lotfi le citadin raffiné ne paraît exister que pour être mieux opposé à Boumediène. Solidarité rurale oblige ? Ben Bella (de sa prison ?) propose à Boussouf de choisir comme successeur, à la tête de la wilaya V, Boumediène plutôt que Lotfi ! On comprend alors que le mot clé des rapports entre les responsables est *clientélisme*. Et Meynier ne se prive pas d'user de ce terme : p. 338 : *Chaque clan de pouvoir tend à se*

⁵ Nous sommes bien évidemment très loin du livre de Jacques Duchemin, publié en 1962 sous le même titre.

⁶ Febvre Lucien, *Contre les juges suppléants de la Vallée de Josaphat*, in *Combat pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1965, p.112.

⁷ Febvre Lucien, *ibid*, p. 107.

⁸ Avec un ton quelque peu paternaliste, sinon ironique ? p. 283 : « *De Gaulle : le grand chef français (c'est moi qui souligne) était réputé clément.*

ménager des appuis en se constituant des clientèles dans un classique rapport patrons-clients qui n'aurait pas déparé dans la Rome antique.

p. 356 : *Chacun doit s'appuyer sur des clientèles pour renforcer sa position et s'imposer à ses collègues.* (SHAT * 1H1740). Il est évident qu'aux yeux des services secrets français même les mieux renseignés, il ne saurait y avoir des alliances tactiques ou sincères, il n'y a que des rapports de vassalité. Tout se passe comme si on ne pouvait exister dans l'appareil dirigeant qu'en étant le client de quelqu'un. Boumediène, client de Boussouf, Hadj Ali client de Abbas etc. Quant aux Kabyles, on le sait, ils sont systématiquement contre l'arabisme et Krim ne sait que faire actionner *ses réseaux kabyles*. Ce qui explique qu'il *s'oppose aux Arabes que sont BenTobbal et Boussouf* (p.356) Kabyles encore que rejettent les Aurès-Nemenchas (p.393) qui sont eux régionalistes (p. 392).

Est-ce faire de l'anthropologie historique que d'évoquer (de convoquer) comme grille d'explication le néo-beylik, l'odjak, la milice turque, les janissaires ? Sans compter la *violence anthropologique* et la *fraternité de guerriers*. Guerriers ils le sont devenus par le refus du système colonial de se remettre en cause, mais de ces guerriers à la *conscience civile*, qui pour la plupart a rejoint ses occupations d'avant 1954 ou a eu à chercher du travail, une fois démobilisés.⁹

La critique agressive de Frantz Fanon ne se comprend pas et pas en ces termes. Elle se doit d'être signalée : (p.702) « *L'historien digne de ce nom ne saurait retenir dans sa totalité les analyses complaisantes et simplistes, un temps si célébrées en Algérie de Frantz Fanon qui rejettent tout sur le dos du colonialisme (...). Par exemple sur la délicate question des blocages masculins par rapports aux femmes dans les sociétés islamiques, on préférera au psychiatre idéologue Fanon, les vrais psychanalystes arabes notamment madame Naoual el Saadaoui ou bien Fethi Benslama : eux savent de quoi ils parlent pour être des scientifiques connaissant leur société et l'ayant vécue de l'intérieur* ». C'est sans doute excessif. N'est-ce pas revenir aux premières lignes de cet ouvrage et à la légitimité du travail de Meynier soi-même que d'opposer N. El Saadaoui et F. Benslama à Fanon au prétexte qu'ils sont Arabes et lui pas ? N'importe quel historien algérien, *indigne de ce nom*, se trouverait en droit d'opposer à Meynier sa carte d'identité et contester son droit à mener ce travail. Que les thèses de Fanon soient difficilement acceptables est une chose, mais qu'il soit disqualifié sur la base de son

⁹ J'en renvoie aux très beaux livres de Mohamed Lemkani et Mostéfa Benamar. Voir *Les Algériens écrivent enfin la Guerre* dans ce numéro, ainsi que le compte rendu de D. Sari concernant l'ouvrage du premier cité.

altérité décrétée par rapport à la société dont il prend la défense et qu'il se trouve opposé à de vrais psychanalystes arabes est surprenant de la part d'un historien sérieux. Faut-il être psy arabe pour connaître la société arabe de l'intérieur ? Existe-il un *homo arabicus* ? Existe-t-il un *homo islamicus* qui réagit à l'identique de Kuala Lumpur à Dakar en passant par le Caire et Tunis ? En tout état de cause les historiens ne pourront oublier que Fanon a vécu à Blida à cette époque, et ce n'est le cas ni de Madame El Saadaoui ni de Fethy Benslama embarqués malgré eux dans cette histoire.

Alors lorsque l'on referme ce livre, lorsque l'on a assimilé les efforts intellectuels et physiques de l'auteur, on se demande comment après toutes ces haines, toutes ces guerres intestines, tous ces assassinats et exécutions sommaires et autres crimes crapuleux, comment après toutes ces redditions, ces dénonciations, le FLN, dont l'histoire intérieure donne l'air d'être une suite chaotique d'événements que personne ne maîtrise (ou alors dans l'ombre, une main ..), est devenu malgré tout le seul et unique représentant du Mouvement national et à fini par conduire l'Algérie à l'Indépendance. Comment *in fine* la *congolisation* de l'Algérie (annoncée maintes fois) ne s'est jamais produite ? Les archives ne seraient-elles pas décidément une substance hallucinogène ?¹⁰

Fouad SOUFI

Compte-rendu de l'ouvrage de Karima Direche-Slimani : *Chrétiens de Kabylie. 1873-1954* sous-titre : *une action missionnaire dans l'Algérie coloniale*. Paris, éditions Bouchene, 2004, 153 pages, bibliographie, annexes (textes et iconographie)

Chercheur associé de l'IREMAM à Aix-en-Provence, Karima Direche-Slimani vient de publier au deuxième semestre de 2004 aux éditions Bouchène un ouvrage intitulé : *Chrétiens de Kabylie, 1873-1954, une action missionnaire dans l'Algérie coloniale*.

Le sujet traité autant que l'approche sont à prendre en considération pour leur aspect novateur. Le traitement des données ainsi que les réflexions de l'auteur sont aussi une façon de revisiter l'histoire coloniale.

Cet ouvrage de 150 pages ne correspond pas à un travail rapide. C'est au contraire le fruit d'une longue recherche qui a conduit l'auteur des archives du Vatican à celles de l'archevêché d'Alger, qui lui a demandé

¹⁰ Merlot, Michel : Des archives considérées comme une substance hallucinogène (L').- *Traverse*, n° 36, 1986.

de pratiquer des entretiens avec des témoins, descendants de ces familles chrétiennes et qui ont bien souvent mis à sa disposition des archives personnelles, textes et photographies. Ces dernières sont particulièrement émouvantes, intéressantes pour l'historien et l'anthropologue. Ces archives n'avaient jamais été utilisées à des fins scientifiques.

Occultation d'un phénomène circonscrit mais bien réel qui n'a étrangement pas eu l'heur d'intéresser les historiens de la colonisation sans doute car il ne s'agit pas seulement d'étudier l'action missionnaire. On sait déjà que la colonisation a eu partout un accompagnement d'évangélisation et de prosélytisme depuis la première colonisation de l'Amérique jusqu'à la colonisation du XIX^{ème} annexant presque toute l'Afrique et une grande partie de l'Asie. Il ne peut y avoir que des études de cas qui montrent sur le court puis le plus long terme la réussite ou les échecs des actions missionnaires c'est à dire leur impact et leurs conséquences dans les sociétés concernées.

C'est sans doute ici que résident les raisons du silence persistant de l'historiographie car l'enjeu n'est pas seulement d'analyser mais tout d'abord de « reconnaître » l'existence d'un groupe social dans son « aberrante » singularité et sa non-conformité avec le mythe englobant voire totalisant d'un peuple algérien. Pour les nationalistes, il faudrait voir ce peuple tout d'un bloc dressé dans le refus muet, puis actif et organisé des marques de la colonisation puis de la colonisation elle-même. A l'autre bord, pour ceux qui maintiennent l'antienne d'un bilan à établir où l'on pèserait d'un côté le négatif, de l'autre les bienfaits de la colonisation, le cas de ces gens restent trop marginal, une sorte d'épiphénomène sans valeur exemplaire ni poids significatif donc finalement sans portée utilisable.

Or, Karima Direche-Slimani, en faisant un travail de l'intérieur de ce petit groupe (quelques milliers dans les années vingt dit l'auteur), dans des limites spatiales bien circonscrites que le titre annonce et revendique pleinement, imprime à l'historiographie un type de réflexion de portée beaucoup plus générale, et dont il faudra tenir compte dans les travaux ultérieurs.

En effet le chercheur pose bien la question de méthode pour aborder l'histoire des conversions en pays musulman à l'époque coloniale : « c'est affronter les catégorisations, les non-dits, les identités mal ou indéfinies et/ou mal vécues et les stigmatisations » dit-elle. Partant de la question pourquoi la Kabylie, l'auteur donne le cadre qui permet de comprendre l'état de désarroi de cette société après la dernière grande révolte kabyle et la défaite militaire des grandes familles face à la France et ce faisant la fin de leur rôle structurant et protecteur. En même temps,

elle nous donne les éléments de compréhension du projet missionnaire de Lavigerie et des Pères Blancs, dans un idéal colonial et chrétien qui se légitime par le fameux « mythe berbère », faisant des Kabyles de la fin du XIXe siècle les héritiers spirituels directs des Berbères chrétiens de l'époque romaine et faisant de la Kabylie une terre d'expérimentation. L'auteur montre que le projet d'évangélisation ne peut être perçu hors du cadre colonial qui s'est imposé alors à l'Algérie : « L'interaction entre christianisme et colonisation est, sans aucun doute, à la source de ces malentendus et de ces incompréhensions ». (C'est l'objet du deuxième chapitre) Les convertis apparaissant comme *m'tourni*. Karima Direche-Slimani s'est donc appliquée à voir « de quelle façon la conversion a déplacé la frontière culturelle et identitaire des Kabyles chrétiens ». Elle conduit ce travail depuis les premières générations de convertis, saisies au travers des archives missionnaires, jusqu'à deux générations plus tard, en montrant le bénéfice acquis par ces convertis dans l'instruction (un chapitre sur la politique scolaire et caritative), les diplômes, les emplois prestigieux, l'accès en somme à la promotion et la formation d'une élite mais aussi leur stigmatisation, surtout quand la naturalisation française a prolongé la conversion.

L'historienne a ajouté à l'analyse des archives missionnaires d'autres éclairages, pour « peser » le phénomène dans toutes ses composantes. Du côté des convertis, sauf le témoignage publié de Fadhma Amrouche, le silence est de mise. L'auteur a dû pratiquer des entretiens, car « la parole est rare et l'écrit quasi-inexistant. », en connaissant de multiples difficultés pour faire surgir la parole, décanter les transformations mémorielles, récolter parfois des récits de vie construits mais aussi des bribes et souvent des silences dans cette minorité qui semble marquée par une grande introversion, pendant sans doute du regard de stigmatisation jeté par la majorité. Et justement le silence s'épaissit quand l'auteur s'approche de la question de la conversion proprement dite.

Le chapitre sur les conversions est passionnant et montre bien la difficulté à saisir ce groupe, la finesse d'analyse, la grande rigueur et en même temps le grand respect dont l'auteur a fait preuve pour bâtir ce travail, pour analyser des choix et des pratiques religieuses, sociales fluctuantes, diverses, pour les unes conversions de la misère « et du couscous », pour les autres baptêmes *in articulo mortis*, apostasie, pratiques mixtes révélatrices d'une « double appartenance » visibles au moment des mariages, des circoncisions...

La dernière partie du livre fait jouer le facteur temps sur cette communauté, prolongement des générations par les stratégies matrimoniales, positionnement divers pendant la guerre d'Algérie,

importance des migrations vers la France qui peut être le lieu extérieur de la redécouverte de ses racines (posture de Jean Amrouche ou de sa sœur Marguerite-Taos). L'auteur conclut sur l'hybridité d'un groupe, pas marginal mais dont l'existence éclatée dans la marge de l'histoire, -dans un « no man's land » dit-elle- fait éclater aussi les cloisonnements idéologiques ou historiographiques trop rigides. Cela a donc valeur beaucoup plus large et il est plus que salutaire que l'histoire et les sciences humaines et sociales voient l'intérêt de ne plus considérer ces micro-histoires comme résiduelles mais de s'y atteler en faisant leur histoire et en travaillant sur la marge, pour « mieux comprendre le centre ».

Anissa BOUAYED